Linguistique et philologie celtiques

Multilinguisme en Grande-Bretagne

Antiquité tardive – Débuts du Moyen Âge

Paul Russell

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1109>

DOI : 10.4000/ashp.1109

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 297-300

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Paul Russell, « Multilinguisme en Grande-Bretagne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 142 | 2011, mis en ligne le 23 septembre 2011, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1109> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1109>

MULTILINGUISME EN GRANDE-BRETAGNE

ANTIQUITÉ TARDIVE-DÉBUTS DU MOYEN ÂGE

Conférences de M. Paul RUSSELL,
université de Cambridge,
directeur d'études invité

M. Paul Russell, comme directeur des études invité, a délivré quatre conférences en mai 2010. Les deux premières étudiaient des aspects du multilinguisme en Grande-Bretagne dans l'Antiquité tardive et aux débuts du Moyen Âge, et les deux dernières ont examiné les différentes façons dont on peut aborder les noms de personne dans les langues celtiques insulaires.

I. *Britannique et latin dans la Bretagne romaine et ses confins*

Les premiers travaux touchant le bilinguisme et le multilinguisme dans la Bretagne romaine tardive avaient tendance à se concentrer sur le lexique, les emprunts, et la phonologie, il s'agissait très souvent d'étudier le produit de mots latins dans les langues celtiques insulaires. Deux changements importants ont eu l'effet de rouvrir le champ scientifique. Premièrement, depuis quelques dizaines d'années notre connaissance des langues vernaculaires de Gaule et de Bretagne a considérablement augmenté grâce à la découverte et à l'édition exemplaire des tablettes de malédiction de Bath, Uley, et d'autres lieux en Bretagne, des lettres de Vindolanda (qui peuvent nous apporter beaucoup d'informations aussi sur les autres langues parlées dans le Nord de la Grande-Bretagne) ; la parution du second volume des *Roman Inscriptions of Britain* (consacré aux *instrumenta*). De plus, il est apparu aussi de nouveaux documents gaulois (en particulier en gaulois tardif, par ex. Châteaubleau, discuté et édité par P.-Y. Lambert). Sur le plan de la documentation, nous sommes donc dans une situation bien plus favorable. Deuxièmement, il s'est développé différentes façons de traiter les données de base. Par exemple, le prof. Peter Schrijver a examiné les développements phonologiques parallèles en gaulois tardif et en roman, et il est apparu des représentations plus fines et plus nuancées à propos de l'influence des substrats ou des supers-trats. De plus, cette étude sur la Bretagne romaine tardive a des conséquences pour notre compréhension des substrats linguistiques de l'anglais ; c'est ainsi que l'interface linguistique entre les langues celtique, latine et germanique est devenu un champ d'expérimentation important pour la théorie du substrat.

L'argumentation principale de la conférence a pris pour point de départ le travail important du prof. Schrijver, « The rise and fall of British Latin: evidence from English and Brittonic », dans Filippula *et al.*, *The Celtic Roots of English*, Joensuu, University of Joensuu, Faculty of Humanities, 2002, p. 87-110, dans lequel il prenait en compte les données phonologiques pour mesurer l'influence du latin sur le brittonique ; à la suite de Thomason et Kaufmann, il estime que la plupart des items lexicaux latins sont entrés en brittonique durant la période romaine, mais que la plupart des phénomènes d'influence

morphosyntaxique latine sont survenus lorsque des latinophones ont eu à apprendre le brittonique. Cependant il manque dans sa discussion un examen effectif des preuves morphologiques pour appuyer la dernière assertion ; il a fourni une liste mais pas une discussion. La deuxième partie de la conférence s'est efforcée de remplir cette lacune au moins de façon provisoire. On a commencé par traiter brièvement de la méthodologie, en insistant sur le fait que la « barre » méthodologique devait être mise très haut, et devait prendre en compte les critères suivants :

(a) si le trait est attesté aussi en vieil-irlandais, alors il devrait être considéré comme probablement celtique commun (insulaire) et non pas comme un trait caractéristique de l'influence latine ;

(b) pour être accepté comme brittonique, le trait doit être attesté en gallois et au moins dans l'une ou l'autre des deux langues, cornique et breton (et de préférence dans les états anciens) ;

(c) l'influence d'un substrat ou superstrat ne devrait être envisagée que si le trait ne peut s'expliquer par un développement interne ; dans certains cas, il reste encore beaucoup à faire sur tel trait dans les langues celtiques ;

(d) le développement du trait doit être suffisamment spécifique ;

(e) la chronologie doit être conforme ; en particulier le trait a pu se développer dans les langues brittoniques à une période beaucoup plus tardive.

Compte tenu de ces critères, un certain nombre de traits ont été pris en considération :

(i) la perte du système casuel ;

(ii) la perte du genre neutre ;

(iii) le changement d'ordre des mots, passant de l'ordre avec verbe initial vers l'ordre S - V - O ;

(iv) les prépositions composées ;

(v) le développement d'un plus-que-parfait.

Les trois premiers traits sont apparus comme difficiles à défendre comme signes d'une influence latine, car ils ont pu survenir de façon indépendante, ou, comme dans le cas de (iii), ils ont pu survenir bien plus tard. Cependant les deux derniers traits semblent être de bien meilleurs candidats, en particulier parce qu'il s'agit de traits très spécifiques qui sont ignorés dans l'autre branche des langues celtiques.

II. *Britannique, gallois, irlandais et latin dans le Pays de Galles du haut Moyen Âge*

La deuxième conférence passe à la période du haut Moyen Âge pour discuter un certain nombre de cas où nous voyons le bilinguisme en action, un bilinguisme réunissant généralement le latin et une langue brittonique (ou occasionnellement ces deux langues et le vieil-irlandais aussi), le plus souvent dans des communautés bien définies. Plusieurs thèmes ont été évoqués : le statut respectif des langues vernaculaires et du latin ; la nature éducative de presque toute la documentation, et ce qu'elle pourrait nous apprendre (si elle nous apprend quoi que ce soit) à propos de la situation linguistique sur un plan plus général ; les enjeux méthodologiques posés par les contextes multilingues et les preuves de multilinguisme ; le multilinguisme impliquant des langues très proches l'une de l'autre (comme le gallois et le cornique, ou le cornique et

le breton), et le conditionnement de communautés fermées, telles que les monastères. Un certain nombre d'exemples instructifs ont été pris en considération :

(a) Oxford, Bodleian MS Auct. F.4.32 (« St Dunstan's Classbook ») datant du ix^e s. contient plusieurs sections, dont beaucoup relèvent de notre thème : un fragment d'Eutychès, *Ars de uerbo*, glosé en vieux breton ; une section connue sous le nom de *Liber Commonei*, « Le livre de Commoneus », partie la plus ancienne du manuscrit avec une série de textes très inhabituels, et en particulier des preuves (très rares) de la connaissance du grec ; il comporte aussi des matériaux scientifiques et astronomiques, et de nombreuses gloses en vieux gallois ; mais il a pu avoir aussi des connexions irlandaises, en particulier dans le nom – Commoneus – qui est peut-être une variante de *Cummianus*, vieil irlandais *Cuimíne* or *Cumméne* ; la dernière section est un fragment de l'*Ars Amatoria* d'Ovide, glosé en latin et en vieux gallois (il en sera question plus bas).

(b) Oxford, Bodley MS, 572, fol. 41v-47r : *De raris fabulis* : c'est une série de colloques, datant de la seconde moitié du x^e s., exemples d'un texte conçu pour apprendre le latin aux non locuteurs par une méthode directe ; ils remontent en dernière analyse à des textes comme les *Hermeneumata Pseudodositheana*, et sont les précurseurs des colloques anglo-saxons. Les colloques sont abondamment glosés ; il y a bien 111 gloses brittoniques – principalement en vieux gallois, mais quelquefois en vieux cornique ; il y a aussi 17 gloses en vieil-anglais écrites à la pointe sèche, et 30 gloses latines.

(c) Cambridge UL, MS Ff.4.42 est un manuscrit glosé de la version métrique des évangiles par Juvencus, qui fut copié au Pays de Galles, peut-être dans le Sud-Est, dans la seconde moitié du ix^e s. Le texte principal a été copié par Núadu (un nom irlandais) et glosé par au moins six autres scribes (en latin, vieux gallois et vieil-irlandais). Un trait intéressant du travail des glossateurs dans ce manuscrit, c'est que quelques gloses suggèrent qu'ils traduisaient des gloses du vieil-irlandais en vieux gallois – mais n'arrivaient pas toujours à une restitution exacte.

(d) La dernière partie de la conférence a été consacrée à la section finale du manuscrit décrit sous (a) ci-dessus. Le fragment de l'*Ars Amatoria* d'Ovide glosé en latin et vieux gallois. On a montré qu'un examen détaillé des gloses latines peut mettre en évidence des traits – celtiques – dans le latin, mais qu'en même temps, certaines gloses latines pouvaient se retrouver dans d'autres manuscrits glosés du poème d'Ovide. Autrement dit, l'apport de gloses était cumulatif. De plus, dans au moins un exemple, il peut être démontré que la glose en vieux gallois doit être la traduction d'une glose latine qui se rencontre dans une position correspondante dans d'autres manuscrits.

III-IV. Les noms de personnes dans les langues celtiques insulaires : les tournures patronymiques ; autres formes de dénomination

On résumera ensemble ces deux dernières conférences car elles traitaient du même sujet, c'est-à-dire différents aspects des noms de personne en celtique insulaire. On a d'abord discuté d'un certain nombre de problèmes méthodologiques, par ex. les noms sont-ils simplement des supports d'éléments onomastiques ou peuvent-ils servir à déterminer l'extension des langues celtiques ; qu'est-ce que les noms peuvent connoter, ou dénoter ; d'où viennent les noms de famille ou de groupe (exonymie and endonymie) ; et des problèmes plus généraux de socio-onomastique dont rend compte

une observation de Bloch : « Names, whether used in reference or address, are one among many ways by which people can be referred to. They do not form a bounded system. They must be considered with other designating devices, which include, *inter alia*, eye contacts, pronouns, titles, gestures, and kinship terms. This means that the choice involved in using names must be understood in terms of these always available alternatives » ; la question des noms multiples, et l'impact de la bureaucratie sur les types de dénomination ; les sobriquets et hypocoristiques. Sous ce rapport, on a discuté d'un certain nombre de cas d'école : les surnoms irlandais anciens dans un environnement ecclésiastique ; comment des noms propres peuvent parfois fossiliser un développement phonologique (dans le cas de quelques noms gallois anciens).

Les conférences ont montré comment des corpus onomastiques (mieux que des noms singuliers, isolés de leur contexte) peuvent souvent permettre de voir comment les noms propres sont utilisés dans certains contextes. On a ainsi étudié la liste des noms de la *familia Mundu*, dans le Martyrologe de Tallaght, et des noms conservés dans des recensements anglo-normands au Pays de Galles au début du XIV^e s.

On a enfin abordé le thème de la « dénomination de parenté », dont la forme la plus commune est la « patronymie », lorsque quelqu'un est nommé par rapport à son père. On a rappelé que la patronymie admettait un grand nombre d'expressions différentes, souvent par filiation (en affirmant que X est le fils de Y) mais aussi par suffixation comme c'est souvent le cas en gaulois, ou simplement en mettant le second nom au génitif. Cependant, il faut remarquer que la « patronymie » n'est probablement qu'une forme de la dénomination relationnelle. Parmi les cultures celtiques, la patronymie est omniprésente dans les langues brittoniques, mais en vieil-irlandais un individu pouvait aussi être dénommé par rapport à un oncle (*Nad* — « neveu de — ») ou un grand-père, etc. De plus, la patronymie pouvait être difficile à employer si l'on ne connaissait pas le père, et l'on devait alors faire jouer d'autres modèles. Un cas assez problématique se présente avec un nom tel que *Mac Cuilenn* où *mac* « fils » n'est précédé d'aucun nom individuel comme on l'aurait attendu.

On a abouti à quelques conclusions provisoires :

(a) une personne peut être dénommée par référence à différentes relations de parenté : fils, neveu, petit-fils, descendant, etc. Il pouvait être utile de se lier à un personnage puissant, qui n'était pas nécessairement le père !

(b) il y a eu tendance à avoir plus d'un nom au cours de sa vie ; ainsi les clercs, chez qui les surnoms ou hypocoristiques sont courants. La personne dont on ne connaît pas le père pose un problème particulier...

(c) tout cela a été remplacé graduellement par un système où le lien filial était l'essentiel (noter les avantages pour les généalogistes).

On doit compter avec la présence du système de dénomination latin. C'est peut-être la raison pour laquelle il y a moins de variété dans le système de dénomination brittonique ; il avait déjà été imprégné par le modèle latin, dominant dans la Bretagne romaine et de l'Antiquité tardive.